

LE SAS / JAZ / ANDRÉ  
MONOLOGUES POUR FEMMES

## Aux éditions Théâtrales

### Michel Azama

CROISADES, 1989

AZTÈQUES, 1991

IPHIGÉNIE OU LE PÉCHÉ DES DIEUX, 1991

LE SAS/BLED/VIE ET MORT DE PIER PAOLO PASOLINI, 1993

LES DEUX TERRES D'AKHENATON OU L'INVENTION DE DIEU, 1994

ZOO DE NUIT, 1995

FAIT DIVERS, in *Petites pièces d'auteurs (1)*, 1998

SAINTE FAMILLES, 2002

(AMOURS FOUS – SAINT AMOUR – ANGES DU CHAOS)

DE GODOT À ZUCCO, Anthologie des auteurs dramatiques  
de langue française (1950-2000), 3 vol., coédition CNDP, 2004

### Koffi Kwahulé

LA DAME DU CAFÉ D'EN FACE/JAZ, 1998

BIG SHOOT/P'TITE-SOUILLEURE, 2000

LE MASQUE BOITEUX, Histoires de soldats, 2003

MISTERIOSO-119/BLUE-S-CAT, 2005

BRASSERIE, 2006

### Philippe Minyana

FIN D'ÉTÉ À BACCARAT, 1984, 1997

RUINES ROMAINES/QUATUOR, 1986

CHAMBRES/INVENTAIRES/ANDRÉ, 1993

LES GUERRIERS/VOLCANS/OÙ VAS-TU JÉRÉMIE?, 1993

DRAMES BREFS (1), 1995

LA MAISON DES MORTS, 1996

LA MAISON DES MORTS (Version scénique), 2006

DRAMES BREFS (2), 1997

HISTOIRES, in *Petites pièces d'auteurs (1)*, 1998

ANNE-LAURE ET LES FANTÔMES, 1999

SALLE DES FÊTES, in *Petites pièces d'auteurs (2)*, 2000

PORTRAITS, in *Philippe Minyana ou la Parole visible*, 2000

HABITATIONS/PIÈCES, 2001

SUITE 1/SUITE 2/SUITE 3, 2003

LE COULOIR, 2004

HISTOIRE DE ROBERTA /ÇA VA, 2006

MICHEL  
AZAMA

KOFFI  
KWAHULÉ

PHILIPPE  
MINYANA

LE SAS / JAZ / ANDRÉ  
MONOLOGUES POUR FEMMES

*éditions*

---

THEATRALES

La collection **Répertoire contemporain** vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre contemporain et à les accompagner dans leurs recherches. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

*La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de ses ayants droit ou de ses ayants cause. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'auteur, de son agent ou de la SACD.*



Photos de couverture : © Christopher Lowden

*Le Sas* © 1993, 2007, éditions THÉÂTRALES

*Jaz* © 1998, 2007, éditions THÉÂTRALES

*André* © 1993, 2007, éditions THÉÂTRALES,  
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-84260-247-5 • ISSN : 1760-2947

## SOMMAIRE

LE SAS, <i>de Michel Azama</i> .....	7
JAZ, <i>de Koffi Kwahulé</i> .....	31
ANDRÉ, <i>de Philippe Minyana</i> .....	67
Biographies des auteurs .....	77-79

# LE SAS

*Ce texte est dédié aux douze femmes  
de la prison centrale de Rennes  
qui ont participé à l'atelier théâtre  
conduit par l'auteur, en 1984.*

*Le Sas a été écrit en 1986 à la suite d'un atelier théâtre conduit à la prison centrale de femmes à Rennes.*

*La pièce a été créée au Centre dramatique national du Nord - Pas-de-Calais, à Béthune, en 1988, dans une mise en scène de Jean-Louis Martin-Barbaz, avec Chantal Deruaz ; et sur France Culture en 1988 également, dans une réalisation d'Arlette Dave.*

*Une cellule.*

*Murs clairs et nus sur les côtés cour et jardin. W.-C. Tabouret.*

*Bat-flanc contre un des murs. Une porte au fond munie d'un œillette en cuivre qui s'ouvre parfois avec bruit. Vasistas très haut à vitres dépolies.*

*Le lieu peut aussi être transposé sans réalisme aucun.*

*L'environnement sonore suffit à faire exister la prison : pas dans un couloir.*

*Bruits de verrous. Cris. Bris de vitres répercutés en écho. Tap-tap-tap des tuyaux de chauffage...*

*La pièce commence au milieu de la nuit et s'achève à l'aube.*

LA PARTANTE.— Qu'est-ce que c'est ce télégramme ?

J'ai dit à l'éducatrice.

La veille de sortir ça fiche un coup.

Un ministre qui saute, un président qui claque on sait jamais.

N'importe quoi on annule vos grâces, votre dossier est ajourné on dit.

Vous ne sortez pas.

Enfin tout ça...

J'ai pas pensé à toi une seconde, maman.

— C'est ma conditionnelle qu'est annulée, j'ai dit.

Elle arrivait pas je me suis rendu compte

elle faisait non avec la tête.

Alors j'ai avalé un grand coup d'air. Je suis restée très calme.

Non j'ai crié je crois.

— Enfin lisez-le, j'ai dit.

— Je suis désolée, je suis désolée, elle répétait.

Un disque.

J'ai redit en gueulant (non, à voix très basse) :

— Lisez-le.

Et l'habitude, je ne sais pas, j'ai ajouté :

— Je vous en prie.

— C'est votre mère, elle a dit enfin.

Le cœur. Elle a pas eu le temps de souffrir.

J'ai dû crier encore une fois. Je ne sais pas. Après j'ai dû m'évanouir.

Courage.

Seize ans que j'attends. Pas le moment de flancher pour quelques heures.

Tu savais bien que la vie te réservait encore un chien de sa chienne.

Drôle de coin, là, entre deux mondes.

La cellule des partantes. Dehors on dit jamais partante.

La porte, là, qui donne sur la cour d'honneur.

La cour d'honneur fermée par ce portail que je n'ai pas passé depuis seize ans. Le portail sur la rue. La rue...

Pas peur ma fille, tiens-toi par le licou. Sortir c'est rien, dis-toi bien ça.

C'est rien, c'est fait, c'est derrière toi, c'est traversé seize fois traversé.

Ça ne fait rien t'aurais pas dû maman, une vacherie pareille le jour de ma sortie.

Alors c'est vrai, jamais fini avec la poisse, ça vous colle à la vie.

Nicole elle disait toujours ça : « la poiscaille », elle disait.

Tu verras ma vieille, elle disait, moi qui suis sortie plusieurs fois, c'est en mettant le pied dehors que le pire se met à vous tomber dessus.

Préparez vos affaires, vous êtes transférée.

– Mais quand madame? On m'a rien dit hier.

– Et alors? On vous attend là-bas. Dépêchez-vous. Vous avez une heure.

J'étais bien là. Au dépôt. Ma compagne de cellule pleure sans bruit. Je ramasse mes affaires sans la regarder. Je serais bien restée encore un peu. Même si ça pue, même si un rien vous scie les nerfs. On parle, ça rigole, ça chiale, ça vit.

Les putes, les voleuses, les tueuses, les clochardes, les braqueuses, les dépeceuses, les infanticides, ça tient du bordel et de l'asile mais ça vit. Les gamelles, le savon plâtreux (avec quoi ils le font ce savon?), les ficelles de lit à lit avec du linge, se taper les crises des unes, le transistor des autres pleins gaz, les histoires connes, les parfums à vingt balles, les poux et la crasse des cloches et toute la nuit, l'angoisse qui se balade de lit à lit et te revient en boomerang au centuple.

Oui, j'étais bien là. Au chaud... Mon malheur fondu dans le malheur des autres.

Où je vais. On sait rien. Des on-dit, des légendes, on sait pas.

Même les gens de la ville là-bas, ils savent pas. C'est l'autre monde.

Entre la morgue et le couvent.

Gérard, Gilbert, je serai loin de vous, je ne vous verrai pas grandir.

Fouillée encore une fois. Enchaînée. Le fourgon.

Tiens-toi bon Dieu, pense à autre chose. Regarde. Les rues, les places, les gens. Après tous ces mois de béton, tu peux tomber amoureuse d'un arbre.

Dix heures. Attention au départ.

À la gare, ils détournent la tête les gens. Une femme entre deux flics avec des menottes, ça leur fait tout bizarre. Un jeune homme brun me sourit. Je me mords la bouche.

Allez. Ouvre les yeux. Serre les fesses. Tiens-toi droite. Regarde. Je regarde comme on mange. Les garrigues, le Rhône, ce champ de moutarde tout jaune, ce pommier en fleur. Enregistre. Planque les paysages dans ta tête. Demain tu les mettras à la place des murs. Tu les regarderas tous les jours pendant vingt ans. Ces rivières à cailloux. Ce cimetière de voitures. Je voudrais être ce tas de ferraille qui rouille là, oublié dans un coin.

Tiens. Une vigne. Toute mon enfance la vigne.

Je regarde. Je regarde. Je regarde. C'est inouï ces choses toutes simples. La couleur du ciel a plus de nom. Elle change toutes les minutes.

Là-bas, je ne verrai que la couleur des uniformes et les murs blancs comme en clinique. Un potager bien serré dans ses murs. Le mot mur...

Un relais routier rouge dans les champs jaunes.

J'avais mangé avec toi souvent dans les routiers, dans celui-là peut-être...

C'est sûrement la nationale 9. La nuit vient.

Les lumières du wagon sur les arbres du paysage.

Qu'est-ce que je verrai du ciel là-bas, un tout petit carré dans la cour des promenades.

Mon visage dans la vitre. J'ai trente-trois ans. La descente au tombeau. Pleure va. Ça n'a plus d'importance.

Le flic dit doucement : « Vous voulez une cigarette ? En principe c'est interdit mais... »

Et ça me fait chialer encore plus.

Il a une moustache. Je dis : « Vous avez des enfants ? »

Gérard, Gilbert, je vous reverrai quand ?

Quel âge ça vous fera ?

# JAZ

*pour Ebra*

«Qu'on fasse beaucoup ou peu de  
notes n'a pas d'importance,  
il faut simplement que chacune  
de ces notes ait un sens.»

Dizzy

*Jaz a été créée en mai 2003 au Studio-Théâtre d'Asnières par le Groupe 3.5.81, dans une mise en scène de Patrick Simon, avec Dominique Paquet (comédienne), Yann Baltzer (musicien), Évelyne Guillin (scénographie et costumes), Cyril Hamès (lumières).*

*Une femme.  
Le crâne rasé peut-être.  
Nue peut-être.  
Un revolver.  
Des balles.  
Une ardoise.  
Un jazz (un seul instrument)  
qui, de temps à autre,  
troue/est troué,  
enlace/est enlacé  
par la voix de la femme.*

Jaz.  
Oui Jaz.  
On l'a toujours appelée Jaz.  
Jaz.  
Elle ne sait plus.  
Simplement Jaz.  
Non.  
Non.  
Non.  
Tout à l'heure.  
Ce matin.  
Dans une sanisette.  
Place Bleu-de-Chine.  
Ma copine.  
Mon amie.  
Je ne suis pas ici pour parler de moi mais de Jaz.  
Non.  
C'est Jaz qui n'a pas voulu.  
Mais on se voit très souvent.  
Plutôt chez moi.  
Pas vraiment.  
Quelques intérimis.

Il n'est jamais très facile de parler de cela soi-même.  
La honte la culpabilité je suppose.  
Dans une sanisette place Bleu-de-Chine.

Une chambre de bonne au sixième.  
Parce qu'il n'y a suite aux difficultés éprouvées  
pour distribuer le courrier  
dans l'immeuble cité en référence  
parce qu'il n'y a pas de vécés dans sa chambre.  
Ceux sur le palier sont hors d'usage.  
Tout est à l'abandon même les  
en conséquence il convient d'y apporter  
les aménagements suivants.

Pas de concierge.  
Au coin de la rue Jaune-d'œuf.

La première fois  
Jaz les a débouchés.  
La deuxième fois aussi.  
La troisième fois elle n'a rien fait.  
Que quelqu'un d'autre les débouche.

Depuis ce matin Jaz aussi le soupçonne.  
Personne n'a pris sur lui de déboucher les vécés.  
Non elle les a laissés tels quels.

Mais ils y allaient quand même.  
Jusqu'à ce que la cuvette soit pleine et déborde.  
Les voisins y allaient toujours malgré cela.  
Chacun déposait sa merde où il pouvait.  
Ça a alors débordé des vécés  
tapissé tout le couloir du palier  
dégringolé les marches de l'escalier.  
De bas en haut.  
Pendant plus de deux semaines.  
Du premier au sixième  
personne ne se plaignait.  
Pourtant de la rue et  
même des immeubles alentour  
l'odeur était insoutenable.

Très spécial.

Une sorte de no man's land au milieu de la Cité  
étiquetage uniforme et lisible  
de tous les noms sur les boîtes  
en utilisant les caractères le maire et la police et  
ceux qui tiennent les comptes du livre des morts  
chacun attend que  
tout pourrisse et s'écroule de lui-même.

Mais ils se trompent.

Tant que Jaz y vivra  
l'immeuble restera debout.  
Je le sais.

Des choses insensées.

Un été  
quelqu'un a tiré tué  
une personne de l'immeuble d'en face.  
Le coup provenait de l'immeuble de Jaz.  
Jamais personne n'a su ni qui ni pourquoi.

Non.

Elle ne songe pas à déménager.  
Je le lui ai proposé mais elle a refusé.

D'elle.

Très peu de choses au fond.  
Jaz ne parle pratiquement jamais d'elle.  
Très peu.

Je me demande même  
si Jaz est son véritable nom.

Elle est propriétaire de sa chambre.  
Comme tout le monde dans cet immeuble.

Un héritage.

Une tante.

Le strict minimum.  
Une chambre presque vide.  
Jaz ne possède rien  
ne s'accroche à rien.

ANDRÉ

*Ce monologue a été écrit sur une commande de Jacques Renard (Le Poisson volant - La Sept).*

ANNE-LAURE.– Avant de le voir en entier André j'ai vu d'abord son dos il y a eu «le jour du dos» comme il y a eu le jour du débarquement le jour du Seigneur!

C'était la première fois que je voyais un tel dos en tout cas un dos aussi fameux et j'ai su quand je l'ai vu que c'était une vision décisive dans mon ventre dans mes genoux dans mes oreilles il y a eu le résultat de la vision. Cette petite mollesse avant-coureur de mollesses plus grandes encore et on est d'accord avec cette mollesse on lui dit de venir on l'accepte en fait on l'attendait.

Ce jour-là c'était déjà un jour spécial un jour où debout on voudrait s'asseoir. Ce jour-là donc «le jour du dos» le dos d'André j'ouvre mes volets et qu'est-ce que je vois? Un dos! Je me suis dit : déjà que je suis dans un jour spécial c'est pas le bon jour pour me faire «le coup du dos»! Car il m'a fait «le coup du dos»! J'ai vu son dos nu d'homme et j'ai eu peur j'ai fermé les yeux! Ce coup du dos c'était un coup à perdre les pédales et la petite mollesse du genou elle s'est faite plus précise! Elle est passée du genou à mon corps en entier elle s'est généralisée.

Ce matin-là le matin où il me montre son dos André je me fais quand même mon café et je le bois il y avait les mouches d'août le silence de l'extérieur le soleil chauffait la toile cirée de la table ça sentait la toile cirée ça sentait le café j'ai constaté ça : à quel point ça sent bon le café et la toile cirée et puis je me suis méfiée de ce dos je me suis dit : qu'est-ce qu'il vient foutre ici devant ma maison de granit avec son dos celui-là. Donc il met son dos à poil devant chez moi c'était un très beau dos je me suis dit ça : c'est un très beau dos et j'ai eu peur. Et lui après il se retourne il fait celui qui est étonné de me voir là et il ouvre la bouche en O les yeux de la même façon et aussi sec il enfiler son tricot de peau et plus de dos genre : tu l'as vu mon dos tu l'as bien vu eh bien si tu veux le revoir il faudra y mettre le prix. Il l'a voulue ma chute je vous le dis! Il l'a voulue.

Le lendemain j'ouvre mes volets et qu'est-ce qui était là qui attendait? Le dos! Et il attache ses bras autour de ses genoux et alors on ne voit plus que ça son dos! Au cas où j'aurais pas su que c'était un dos de première

qualité là je ne pouvais pas ne pas le savoir ! Un dos d'albâtre après je lui ai dit ça : un dos d'albâtre et lui re-bouche en O et yeux même chose et il enfle son tricot de peau vite fait alors moi je pose ma tasse sur le rebord de la fenêtre et la tasse tombe elle se casse et lui il se retourne et il fait : oh la tasse à partir de ce moment-là nos destins étaient soudés. Du coup pas de précipitation pas de mains tendues non rien. Il regarde la tasse cassée en bas de la fenêtre moi aussi les mouches se rassemblaient sur la toile cirée des familles entières de mouches ça sautillait ça allait accueillir des mouches des autres qui virevoltaient dans le cadre de ma fenêtre et re-rassemblent de mouches c'est à cause des mouches qu'il s'est levé – il y a eu une grande quantité de mouches en très peu de temps – alors il vient vers moi il marche comme quelqu'un qu'on regarde un peu trop la bouche pincée les épaules remontées et puis sourire et moi à ce moment-là je ne sais pas encore son nom je ne lui donnais pas d'autre nom que « homme au dos » c'était l'homme au dos et le lendemain qui était le jour de la tasse cassée il s'est approché avec son fameux sourire alors j'aurais pu dire c'est l'homme au sourire c'était un sourire des joues ! Il souriait aussi des joues ! Et j'aurais juré que son front du coup avait changé de couleur qu'il avait éclairci ce sera la seule fois que j'aurai vu ce phénomène ; un sourire qui va du front en passant par les joues après il va oublier de sourire ce sera même le contraire ce sera la douleur uniquement ça la douleur qui se peindra sur son visage ! Après il cultivera la douleur.

À la mairie et puis à l'église plus tard quand j'aurai à mon tour fait mon manège à moi de séduction et de petits bla-bla et de mains pressées et de langue offerte bref tout ce qu'on fait au début d'une alliance vous voyez ce que je veux dire ? Eh bien ensuite à la mairie j'ai cherché le fameux sourire en pensant au fameux dos et je n'ai rien vu même pas des miettes de sourire non rien : un visage si fermé que j'ai eu peur.

Donc il a ramassé la tasse brisée et il a dit encore : oh elle est brisée ! Après le coup du dos le coup du sourire il m'a fait le coup de la voix il suivait son plan pas à pas sans faillir il y avait la bouche en O et les yeux de même en O et la voix – ah la voix – une voix d'homme !

Très vite après la mairie l'église j'ai vu les premiers symptômes ! C'est dans les yeux que ça s'est manifesté ! On croit qu'il vous regarde mais il ne vous regarde pas il regarde où ? On ne sait pas ! Et après les yeux il y a eu le sourire il a fabriqué un autre sourire ! Un qui tire la lèvre supérieure

vers la droite mais la lèvre inférieure elle elle reste à la même place est-ce que ça fait un vrai sourire ça ? Et ce sourire-là il le posait il l'enlevait il le reposait à tout hasard on lui disait : il est quelle heure ? Et lui sourire posé et il ne dit pas l'heure il vous regarde ne vous voit pas il aimait par-dessus tout ma maison de granit je faisais des chèvres, des moutons et j'avais ces champs ces prés ! Et il a commis cette horreur !

Quand il est entré pour la première fois dans ma maison de granit avec les morceaux de la tasse à café qu'il avait ramassés les mouches sont sorties ça m'a frappée une seule grappe de mouches et hop dehors « l'homme au dos » entre et les mouches sortent je me suis dit : et voilà il fait peur aux mouches comme j'avais ma mollesse généralisée j'ai su que j'étais vaincue ! Et moi qui l'avais vu presque en entier j'ai voulu le voir entièrement ! Il s'est laissé faire je me disais : incroyable un homme qui se laisse faire et c'est à ce moment-là où il se laissait faire que je faisais tout ce que je devais faire le mieux possible qu'il y a les funestes changements. Il regarde sans voir il fait son sourire numéro deux : la lèvre supérieure tirée vers la droite l'inférieure elle toujours à sa place ! Le sourire numéro un je me demandais si je l'avais jamais aperçu ! Or je l'avais aperçu le premier jour le jour du dos d'albâtre et le deuxième jour le jour de la tasse cassée !

Au début de notre mariage on cultivait le maïs le tournesol. Et puis les chèvres et les moutons il aimait les moutons je m'occupais des chèvres un matin j'ouvre mes volets je bois mon café comme ce fameux jour d'août le jour du dos d'albâtre ce matin-là on était en hiver il entre comme une furie je me suis dit : il a grandi ou quoi ? Il avait grandi il avait grossi il était en manteau il me fait : je vais travailler aux produits pharmaceutiques ! Et pan sourire numéro deux – la lèvre supérieure tirée vers la droite la lèvre inférieure à sa place – et un visage de noyé ! Très vite il avait eu ce visage-là un visage de noyé : j'ai eu envie de pleurer j'ai fait : les produits pharmaceutiques ? Je n'ai pas bu le café j'ai reposé la tasse dans l'évier je pensais au matin de la tasse cassée et lui il me fait encore : produits pharmaceutiques ça a été comme un coup de poignard c'était le premier !

Juste après il y aura le second.

Ma mère est morte en avril je suis allée dans le Pas-de-Calais mon frère m'a dit que j'avais beaucoup changé que j'étais méconnaissable je lui ai répondu qu'il avait beaucoup changé qu'il était méconnaissable on en